

## Études littéraires africaines

CÉSAIRE (Aimé), *Journal of a Homecoming / Cahier d'un retour au pays natal*. Translated by N. Gregson Davis; introduction, commentary, and notes by F. Abiola Irele. Durham; London: Duke University Press, 2017, XVIII-304 p. – ISBN 9780822368960



Giuseppe Sofo

Numéro 48, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068450ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068450ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sofo, G. (2019). Compte rendu de [CÉSAIRE (Aimé), *Journal of a Homecoming / Cahier d'un retour au pays natal*. Translated by N. Gregson Davis; introduction, commentary, and notes by F. Abiola Irele. Durham; London: Duke University Press, 2017, XVIII-304 p. – ISBN 9780822368960]. *Études littéraires africaines*, (48), 235–238. <https://doi.org/10.7202/1068450ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ture populaire en Afrique ces dernières années et qui invite le critique littéraire à prendre acte, une fois de plus, de la dynamique de la production littéraire dans les pays africains.

■ Kusum AGGARWAL

CÉSAIRE (AIMÉ), *JOURNAL OF A HOMECOMING / CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL*. TRANSLATED BY N. GREGSON DAVIS ; INTRODUCTION, COMMENTARY, AND NOTES BY F. ABIOLA IRELE. DURKHAM ; LONDON : DUKE UNIVERSITY PRESS, 2017, XVIII-304 P. – ISBN 9780822368960.

Le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire est depuis toujours un texte caractérisé par ses états successifs, un palimpseste qui a évolué et a été transformé énormément au cours de ses multiples versions, subissant de nombreuses révisions entre la version publiée dans la revue *Volontés* en 1939 et la version dite définitive de 1956, publiée par Présence Africaine. Cette flexibilité du texte est encore multipliée par les traductions qui se sont basées sur des textes-sources parfois différents et ont bien évidemment proposé des interprétations différentes de l'œuvre, et non seulement des termes césairiens. Le cas de l'anglais est particulièrement intéressant, puisqu'il s'agit de la langue dans laquelle le *Cahier* a été le plus abondamment traduit. La traduction de Gregson Davis, parue en 2017, est à ce jour la huitième (et la plus récente).

La première était en réalité une version bilingue, publiée à New York par Brentano's en 1947 sous le titre de *Cahier d'un retour au pays natal / Memorandum on My Martinique*, et signée par Lionel Abel et Ivan Goll. Elle était différente de celle qui était publiée la même année en France, au point qu'on peut considérer qu'elle en constitue une version autonome. Il s'agit aussi de la première version de l'ouvrage publiée sous forme de livre en français. La deuxième traduction anglaise de l'ouvrage est publiée par Présence Africaine en 1968 : elle est intitulée *Return to My Native Land* et réalisée par Émile Snyder, qui ne fait en réalité qu'adapter la traduction d'Abel et Goll à la version du *Cahier* de 1956, dite définitive. Cette même version est à la base de la traduction publiée en 1969 par Penguin, signée par Anna Bostock et son mari John Berger sous le même titre, *Return to My Native Land*.

La quatrième traduction paraît en 1983 sous le titre de *Notebook of a Return to the Native Land* : elle est présentée en parallèle du texte français, dans le volume consacré à la poésie d'Aimé Césaire traduit par Clayton Eshleman et Annette Smith pour les presses de l'Uni-

versité de Californie. Ces traducteurs sont particulièrement intéressants, car ils ont signé deux traductions différentes de l'ouvrage : cette première version (qui avait d'ailleurs déjà été publiée dans la revue *Montemora* en 1978) et une version révisée, publiée indépendamment du reste de la poésie césairienne en 2001. Si la première traduction d'Eshleman et Smith prenait appui sur la version du *Cahier* publiée chez Desormaux en 1976, la nouvelle version transpose un texte très proche de celui dont il est question ici : il s'agit de l'édition du *Cahier* dirigée par Abiola Irele en 1994. C'est cette même édition qui est prise en compte dans la traduction de Gregson Davis, publiée en 2017 par Duke University Press. En choisissant le texte dirigé par Irele, Eshleman et Smith en reconnaissent l'autorité et en ont fait l'une des sources-clés pour une lecture du *Cahier* en langue française.

Avant d'en venir à cette version de l'œuvre, reste à évoquer deux dernières traductions anglaises. Entre les deux versions données par Eshleman et Smith, signalons *Notebook of a Return to My Native Land*, publié en 1995 par Bloodaxe Books dans une traduction de Mireille Rosello et Annie Pritchard, d'après la version du poème de 1956. La septième traduction, enfin, est issue de la version « originale » du poème de 1939 : elle est proposée par Clayton Eshleman en collaboration avec le chercheur qui a dirigé l'édition génétique des œuvres de Césaire, Albert James Arnold. Dans ce dernier cas, la traduction s'inspire des précédents travaux d'Eshleman et Smith : les deux traducteurs citent directement l'édition de l'ouvrage par Abiola Irele, qui demeure ainsi une référence fondamentale.

Dans ces conditions, pourquoi traduire encore une fois, en 2017, ce texte qui date de 1939 et qui a déjà fait l'objet de sept traductions ? Quel est l'intérêt de cette nouvelle traduction ?

Si le texte édité par Abiola Irele a déjà été publié en 1994 à Ibadan, républié en 2000 dans une version révisée par les presses universitaires d'Ohio State, avec une introduction plus longue, cette version de 2017 pousse encore plus loin l'étude de l'œuvre. Comme l'écrit Abiola Irele dans sa préface : « cette édition bilingue du poème [...] a donné l'opportunité de tenir compte de la vaste production scientifique qu'a inspirée ce poème dans les trois dernières décennies » (p. IX). Un aspect encore plus intéressant est peut-être la décision de publier ce texte avec une nouvelle traduction, due à Gregson Davis, un spécialiste de Césaire. Ce choix nous donne donc l'opportunité de disposer simultanément de deux lectures du *Cahier*, de deux interprétations sinon opposées, du moins complémentaires. Comme l'a signalé Gayatri Spivak, le choix de

Davis est effectivement remarquable : « Le texte classique de Césaire [...] a trouvé son traducteur approprié, un classiciste caribéen, tout comme le poète lui-même ».

À propos de sa traduction, Davis écrit dans la préface : « En traduisant les schémas de pensée de Césaire tels qu'ils s'expriment dans un français idiosyncratique, distingué par un vocabulaire recherché, l'usage occasionnel de néologismes et un traitement élastique de la syntaxe conventionnelle, j'ai cherché à saisir les connotations particulières qu'il donne souvent aux combinaisons verbales singulières dans le contexte plus large du déroulement du poème » (p. XII). Davis revient également sur le choix du titre, *Journal of a Homecoming*, qu'il qualifie de « peu orthodoxe » : le choix du terme *homecoming*, pour évoquer un « retour au pays natal » le plus souvent traduit par « *return to my native land* » en anglais, « vise à associer l'idée du “retour” (le *nostos* grec) à l'ensemble de la tradition littéraire (tant “occidentale” qu’“orientale”) et à un modèle narratif héroïque dont l'*Odyssée* d'Homère est le meilleur exemple – c'est une épopée qui se reflète subtilement dans le “voyage” vers l'éveil du poète martiniquais » (p. XVII). Pour le terme « cahier », le choix de Davis est plus original encore et il s'en explique comme suit : « le mot anglais *journal* est étymologiquement lié aux mots français *jour* et *journal*. Ma liberté présumée de traducteur de l'esprit et non de la lettre a en l'occurrence été stimulée par la salve d'ouverture du poème, qui situe l'éveil cognitif et spirituel de l'orateur dans l'inter valle entre la nuit et le jour (“*at the close of foreday morning*”) » (p. XVI).

Ce passage liminaire est aussi cité par Davis, entre autres exemples, pour expliquer les choix qu'il a faits dans la traduction de certains termes (« mortifiés », « verrition », « négritude », « morne »). Sa glose de l'expression « petit matin » est peut-être la plus intéressante et établit un lien avec la dédicace de cette traduction, que Davis offre au poète de Sainte Lucie Derek Walcott, mort en mars 2017, quelques mois avant la publication du texte. Davis affirme que « l'un des défis les plus persistants de la longue odyssée qu'a représentée la traduction du *Cahier* a été de trouver un bon équivalent anglais pour le refrain récurrent qui fait sa première apparition dans les premiers mots du poème : “au bout du petit matin” » (p. XV). Davis relève là un défi connu de tout traducteur et de toute traductrice du *Cahier* : ceux qui ont produit plus d'une version de ce texte ont d'ailleurs toujours modifié leur interprétation de ce bref passage. La solution choisie par Davis est « *foreday morning* » et, comme il le dit dans la préface, il doit cette expression

« au génie du prix Nobel caribéen Derek Walcott qui, dans le contexte d'un essai sur le roman *Texaco* de Patrick Chamoiseau, emploie les mots "foreday morning" pour restituer le *petit matin* dans une brève référence au *Cahier* » (p. XV).

Le texte auquel Davis fait référence est « Letter to Chamoiseau », publié en 1997 par Walcott dans la *New York Review of Books* et ensuite dans le recueil d'essais *What the Twilight Says* (1998). Davis semble en revanche ignorer que Walcott a beaucoup écrit au sujet de la traduction de l'*incipit* de Césaire et que ses réflexions à propos de ce passage naissent d'un essai de traduction entrepris par Walcott lui-même. Ce dernier avait traduit la partie initiale du poème, moins dans le souci d'aboutir à une traduction publiée que dans celui de lire Césaire plus intimement grâce au processus de traduction. La lecture de près du *Cahier* a été fondamentale pour Walcott et a eu une influence décisive sur sa propre écriture, transformant cet essai de traduction en une véritable rencontre à distance entre deux des plus grands auteurs de la Caraïbe.

La nouvelle traduction de Davis nous permet donc de découvrir un Césaire enrichi d'une touche de Walcott, d'assister sur la page à la rencontre entre ces deux auteurs, en même temps qu'à la rencontre des deux brillants chercheurs qui se sont le plus consacrés à l'étude de l'œuvre de Césaire, Gregson Davis et Abiola Irele. Ce dernier est mort en juillet 2017, quelques mois avant la publication de ce texte, qui est donc la dernière œuvre qu'il nous a laissée. Les soixante-treize pages d'introduction signées par Irele, les cent-quarante-deux pages de notes et de commentaires et les dix pages de bibliographie font de cette nouvelle édition bilingue du *Cahier*, comme le souhaitait Irele, un parfait « outil de travail pour l'étude du poème de Césaire dans le monde anglophone » (p. IX). Les traductions du *Cahier* n'en resteront probablement pas là et il paraît donc impossible de parler d'une « édition définitive pour le lectorat anglophone », comme le fait Christopher Miller – il est d'ailleurs tout aussi délicat d'établir une version française qui puisse être considérée comme vraiment définitive. Mais Gayatri Spivak a certainement raison de dire qu'il s'agit d'« un livre inestimable pour les étudiants, les enseignants, les chercheurs et même pour tous les citoyens du monde ». Cette édition est sans aucun doute destinée à devenir un point de référence pour tout lecteur et toute lectrice du *Cahier* comme pour tous ceux et celles qui consacrent leurs recherches à l'œuvre d'Aimé Césaire, et cela bien au-delà du monde anglophone.